

L'ÉTOILE DU SOIR

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles au couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament.

Que regardes-tu dans la plaine ?
La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt qui frémit pleure sur la bruyère.
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser.
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regardes au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ;
Etoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si la tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant, arrête ;
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

ALFRED DE MUSSET.

L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

(Suite)



QUATRE pieds de largeur, six de longueur, six de hauteur. A un pied du plancher, une sorte de boîte de six pieds de long, près de deux pieds de large, un demi pied de profondeur.

A trois pieds environ du fond de cette espèce de boîte, une autre boîte

semblable. Dans chacune, une toile d'emballage contenant quelque chose comme de la paille hachée : cela porte le nom pompeux de matelas, les boîtes sont des lits. En face, contre l'autre paroi, une ombre de lavabo avec aiguière plus ou moins ébréchée ; à la porte, trois broches de bois fendillées, éraillées : "Ce sont des porte-manteaux," nous disait l'obligeant matelot nous mettant en possession de l'immeuble. Au plafond, sur deux axes opposés, se balance une lampe suintant le pétrole.

Il y avait dix cabines de ce genre dans notre voilier : Monseigneur en occupait une à lui seul, la plus belle. Ce qui la distinguait des autres, c'est qu'il s'y trouvait un tapis. Ce tapis avait dû, dans le temps, constituer la moitié d'un sac (une poche, disons-nous). C'était du luxe !

Quelle délicieuse nuit nous passâmes après la tempête ! Les paillasses à ressorts, les lits de plume, ne nous eussent point semblé plus doux que nos boîtes aux matelas de deux pouces de paille écrasée, aplatie, moulue et formant de vraies galettes.

—Si nous demandions une histoire à l'oncle Ben ? dis-je à mon compagnon de cabine, en achevant ma toilette.

—Excellente idée, répondit-il. Ces Acadiens exercent sur moi une fascination indéfinissable. J'aime les entendre causer : cela me permet d'approfondir leur caractère.

Sur le pont, nous trouvâmes Monseigneur et nos compagnons, aspirant l'air pur du matin. Les officiers anglais formaient un clan à part.

L'oncle Ben donnait différents ordres, vérifiait chaque pièce, chaque cordage, chaque voile de son navire ; cela fait, il vint s'agenouiller devant Monseigneur et lui demander a bénédiction : c'était son bonjour. Nous

avons fait part à Sa Grandeur de notre désir d'entendre l'oncle Ben nous conter une histoire ; aussi, Monseigneur, en relevant le capitaine, lui dit-il de son air gracieux :

—Oncle Ben, ces messieurs ont comploté une révolte à bord. Il ne s'agit rien moins que de vous garder à vue jusqu'à ce que vous nous ayez raconté un fait quelconque.

—Monseigneur, dit l'oncle Ben en riant, contre la force, pas de résistance. Je m'exécute donc. Messieurs, ouvrez vos écoutes, amarrez vos sièges ! J'envoie ma bouline.

—Quel excellent garçon ! Toujours le premier à la manœuvre, et avec ça propre, lesté, hardi, débrouillard comme pas un ! Matelot parachevé, toujours gai, prompt à la riposte, plein de respect pour ses chefs, filant tranquillement son nœud dans les eaux de la sainte Eglise.

—Pour vous donner une idée de son savoir faire :

—Les Anglais, en voyage, prétendent seuls tout savoir, tout pouvoir, tout oser ; à les entendre, ils emplissent les terres et les mers ! Excusez du peu ! pas dégoûtés, les fils d'Albion ! Djouben (abréviation employée par l'oncle Ben pour dire : toujours bien), d'aucuns se vantaient devant mon matelot que l'Anglais a tout découvert, depuis les îles Britanniques jusqu'à la poudre... d'escampette, et autres lieux : autant d'hiéroglyphes pour mon malheureux matelot ! qu'ils étaient en train de chercher d'autres choses encore, et qu'on les rencontraient partout, naviguant pour la science. En ce moment-là même, ils étaient au milieu des glaces, à chercher le pôle Nord.

—Torrieu ! mes amis ! répond mon matelot, ce n'est que ça ? On en rencontre si bien partout, des Canayens, que quand ils ont découvert le pôle Nord, l'année passée, la première chose qui z'y ont vue, c'était un Canayen, bateau !

—Un Canayen ? au pôle Nord ? qu'est-ce qui faisait là ? clamèrent les Anglais.

—Bédame ! il était assis dessus !...

Un éclat de rire accueillit cette boutade parmi nous. Notre hilarité passée, l'oncle Ben reprit :

—Je reviens au fait que je vous contais.

—Le navire (un trois mâts aussi) devant amener Baptiste—j'ai oublié de vous dire qu'il s'appelait Baptiste, mon matelot—avait quitté l'île Saint-Jean (*) par bon vent nord-Est. Toute la cargaison—l'équipage, s'entend !—était composée de protestants. Baptiste, quoique payant son passage, leur donnait des coups de main dans les manœuvres, et des conseils de sa vieille expérience. C'était bien

(*) Ile Saint-Jean : Nom donné par les Acadiens aujourd'hui encore à l'île du Prince-Edouard.

l'un des matelots les plus adroits et les plus expérimentés qu'il y ait eu dans le cabotage. On riait bien un peu du papiste : mais ses réparties spirituelles et mordantes réduisaient les English au silence sans les fâcher. Sa force peu commune en imposait d'ailleurs à ses compagnons.

—Tout marcha bien jusque vers le milieu du détroit de Northumberland. Là, la brise commença de fraîchir, et bientôt la tempête se déchaîna.

—Vous en avez vu la description ces jours passés : je ne vous la ferai donc pas. Qu'il me suffise de vous dire que leur bâtiment fut désemparé ; les mâts brisés avaient dû être achevés à la hache et jetés à la mer. Comme à nous, il leur survint une saute de vent, et bientôt ils purent distinguer le bruit des vagues déferlant sur les brisants. A cela se joignait un brouillard d'une telle intensité, que de babord à tribord, on ne pouvait se distinguer.

—Un choc violent se produit : tous les hommes sont culbutés, la vaisselle, les gamelles, les vases de toutes sortes dansent une sarabande effrénée, et le navire reste échoué couché sur le flanc ! Une voie d'eau se déclare à tribord : Baptiste, aidé de quelques matelots et du charpentier, parvient après un travail opiniâtre à l'aveugler. Mais la position est désespérée : une nouvelle vague peut soulever le navire, et l'envoyer avec plus de violence contre un autre écueil. Le bateau, penché de quart, embarque l'eau à flots ; les pompes sont insuffisantes, et d'ailleurs, une nouvelle voie d'eau se produit après quelques chocs des vagues. La terre est loin, la mer complètement démontée. C'est la fin !...

—Un quartier-maître, s'approchant de mon matelot aussi calme que s'il se fut trouvé mouillé auprès de sa vieille bonne femme de mère, alors que tous les autres paraissaient atteints de démence, ce quartier-maître dit à mon matelot :

—Nous sommes perdus ! Plus moyen de décaper, on va boire un coup !

—Peuh ! boire un coup, je n'en ai guère envie ; et, d'après notre médecin, qui était un savant, tant qu'il y a vie il y a espoir !

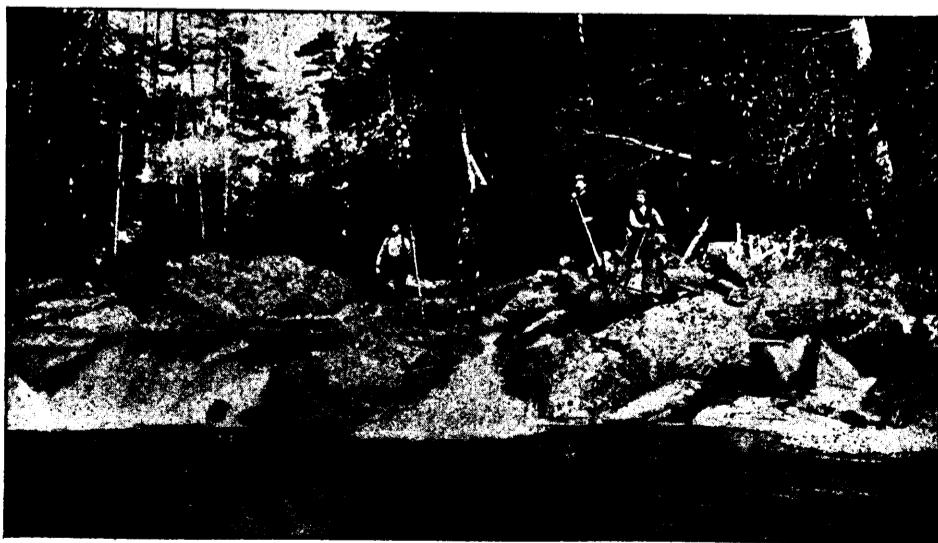
—Que ferais-tu donc pour sortir de ce pas ?

—Voulez-vous faire tous ce que je vous dirai ; et je peux presque vous promettre que nous serons sauvés.

—Dis : je le communiquerai à nos matelots.

Jimin Picard

(La fin au prochain numéro)



LOWELTOWN (MAINE).—LE FLOTTAGE DES BILLOTS DANS LA CHUTE.—Photo. F.-X. Vachon